
3 1761 05606893 5

LES FAUSSES APPARENCES,

OU

L'AMANT JALOUX,

COMÉDIE.

Les Paroles ſont de M. d'Hele.

La Muſique de M. Grétry.

LES FAUSSES APPARENCES, OU L'AMANT JALOUX,

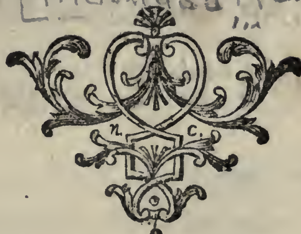
COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES;

Repréſentée devant Leurs MAJESTÉS, *à Verſailles en Novembre* 1778.

Prix 30 ſols.

[Thomas d'Hele]



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

DON ALONZE, *Gentilhomme Eſpagnol, amant de Léonore.*	M. Clairval.
LOPEZ, *Négociant.*	M. Nainville.
FLORIVAL, *Officier Français.*	M. Jullien.
ISABELLE, *ſœur de Don Alonze.*	La Dlle. Billioni.
LÉONORE, *fille de Lopez.*	La Dlle. Trial.
JACINTE, *ſuivante de Léonore.*	La Dlle. Dugazon.

La ſcene eſt à Cadix. Les deux premiers Actes ſe paſſent dans la maiſon de Lopez. Le troiſieme dans le jardin.)



LES FAUSSES APPARENCES OU L'AMANT JALOUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une chambre avec un cabinet, deux portes & une fenêtre grillée à l'Eſpagnole.

SCENE PREMIERE.

LOPEZ, *aſſis ; écrivant une lettre.*

VOILA qui eſt fait. — Voyons ce que j'ai écrit, (*Il lit la lettre.*) » Seigneur Don Diegue mon très-

» cher ami, après un voyage de quatre mois, me » voilà enfin à Cadix. J'ai appris en arrivant la mort » de mon pauvre gendre, notre associé. Dieu veuille » avoir son âme ! au demeurant il a bien fait les cho» ses, il a tout laissé à ma fille, les cent mille piaf» tres qui sont dans notre commerce, & un mobi» lier considérable. Je crains seulement qu'il ne » prenne envie à Léonore de se remarier & de reti» rer ses fonds. Vous jugez bien, mon cher associé, » que je ne négligerai rien pour empêcher ma fille » de contracter un second mariage qui seroit si con» traire à nos intérêts, & que j'employerai tous les » moyens pour l'engager à rester veuve, & à rem» placer feu son époux dans notre association; » mais par malheur elle est jeune, & indépendante, » son premier mariage a été fait contre son gré, elle » voudra peut-être s'en dédommager. Nous avons » ici un grand nombre d'Officiers François; ils vont » faire la guerre contre nos ennemis les Portugais, » & tous les maris & les peres font des vœux pour » leur prompt départ. Je baise les mains de votre » Seigneurie, & suis son très-humble serviteur :

LOPEZ DE LA PLATA.

(*Il plie la lettre*) Jacinte ! (*Il écrit l'adresse.*)

» Au Seigneur Don Diegue Mercado, Négociant » à la Vera Cruz en mexique ». Jacinte ! — les vi-

ſites de ce Don Alonze m'inquiettent. — On dit qu'il eſt jeune, bienfait, d'une haute naiſſance, & ſans fortune. — Léonore a le cœur ſenſible.... Jacinte !... Cette fille doit en être inſtruite— il faut la queſtionner. Ja....

SCÈNE II.

LOPEZ, JACINTE.

JACINTE.

Me voilà, Monſieur. — Vous ſortez?

LOPEZ.

Oui, je vais parler à ce Capitaine qui part pour le Mexique. Que fait Léonore?

JACINTE.

Elle ſe promène triſtement dans ſon apartement.

LOPEZ.

Quoi ! toujours pleurant le défunt?

JACINTE.

Oui, le défunt, vous l'avez deviné.

LOPEZ.

Cependant elle ne l'aimait pas exceſſivement.

JACINTE.

Non pas de ſon vivant ; mais depuis qu'il eſt mort.. Ah !

LOPEZ.

Jacinte, parle moi avec franchiſe. Ne ſeroit-ce pas plutôt mon retour qui afflige ta Maîtreſſe ? Depuis ſix mois qu'elle eſt veuve, & pendant mon abſence, n'aurait-elle pas écouté les douceurs de quelque Galant, quelqu'aſpirant, quelque....

JACINTE.

Ciel! quelle idée! pendant l'abſence de ſon pere! une femme raiſonnable comme elle! une femme de vingt ans! ah! Monſieur!

ARIETTE.

Qu'une fille de quinze ans,
Dans l'ombre du myſtere,
Sans conſulter ſon pere,
Ecoute les tendres ſermens
De l'objet qui ſait lui plaire;
A quinze ans
Je paſſe cette faibleſſe.
C'eſt le printems,
C'eſt la ſaiſon de la tendreſſe.
Mais une femme de vingt ans,
Une femme raiſonnable,
Une veuve reſpectable,
A vingt ans!
Ecouter des propos galans!
Un tel ſoupçon; d'où peut-il naître?
Apprenez à nous mieux connaître.
A vingt ans
Ecouter des propos galans!
Fi donc! mais je devine,
Non, bon! Monſieur badine,
Oui, oui, Monſieur badine.

LOPEZ.

Non, en vérité, Jacinte, je n'ai pas voulu badiner. Mais je vois que j'ai été dans l'erreur. Tu m'en a convaincu par des raisons sans réplique ; & tous les discours qu'on m'a tenu dans la ville....

JACINTE.

Sont faux, sur ma parole.

LOPEZ.

J'en suis persuadé....

JACINTE.

Depuis trois jours que vous êtes de retour ici, vous ne pouvez pas savoir les choses mieux que moi; & vous ne croyez pas que je veuille vous tromper.

LOPEZ.

Tu n'en est pas capable. — D'ailleurs je n'avais pas réfléchi à l'âge mûr de ta Maîtresse. A-t-elle bien vingt ans ?

JACINTE.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

LOPEZ.

Diable ! & toi aussi ! voyez ce que c'est que la médisance, calomnier deux femmes aussi sensées! deux matrones, me parler d'un Don Alonze... hein !... qu'as-tu, mon enfant ? tu me parais troublée.

JACINTE.

Moi, Monsieur ? point du tout.

LOPEZ.

Tu ne connais pas ce Don Alonze?

JACINTE, *à part.*

Le vieux renard en ſait trop pour lui nier le fait. Il faut chercher à y donner une tournure.

LOPEZ.

Hé bien?

JACINTE.

Oui, Monſieur... je... je connais Don Alonze... & même beaucoup.

LOPEZ.

Ah! parlons.

JACINTE.

Il n'eſt plus dans ce pays-ci, il eſt allez voir ſon oncle, qui eſt bien riche, & bien malade.

LOPEZ.

Et cette abſence a ſurement fait couler des larmes?

JACINTE.

Je vous en réponds. Sa ſœur l'a bien pleuré.

LOPEZ.

Sa ſœur!

JACINTE.

Oui, ſa ſœur. Don Alonze eſt le frere de Donna Iſabelle.

LOPEZ.

Tu veux me faire connaître toute ſa parenté.

JACINTE.

Ah! Monſieur, ſi vous connaiſſiez Iſabelle, que vous la plaindriez!

LOPEZ.

Je la plains d'avance. Que lui eſt-il arrivé?

JACINTE.

Son Tuteur veut l'épouſer malgré elle.

LOPEZ.

Tu m'attendris.— Revenons à Don Alonze.

JACINTE.

Ce vilain Tuteur la tient enfermée dans un château à un quart de lieu de la ville. On le voit de notre jardin.

LOPEZ.

Oui, ce vieux donjon. Mais enfin, Don Alonze que venait-il faire chez ma fille?

JACINTE.

Je vais vous le dire, Monſieur, comme Iſabelle eſt l'amie intime de ma Maîtreſſe, ſon frere eſt venu quelquefois ici pour l'accompagner. — Voilà tout.

LOPEZ.

J'entends, j'entends. Léonore ne recevoit les visites du frere, que par égard pour la sœur.

JACINTE.

Précisément, comme vous voyez juste!

LOPEZ.

Plus que tu ne pense... & surement ces visites de Don Alonze ennuyoient ta pauvre Maîtresse?

JACINTE.

Oh! je vous en réponds.

LOPEZ.

Eh bien, il faut y mettre ordre; & pour que le frere n'ait plus de prétexte pour venir importuner ma fille, tu n'as qu'à prier la sœur, de ma part, de ne plus mettre les pieds chez moi, entends-tu ma mie?

JACINTE.

Comment, Monsieur! vous voulez priver ma Maitresse de la consolation de voir sa meilleure amie?

LOPEZ.

Si tu le trouves bon.

ARIETTE.

Plus de sœur, plus de frere,
Je le dis à regret;
Mais c'est mon arrêt,
Entends-tu ma chere?

Voilà mon arrêt.
Mais pourquoi cette loi févere?
Je vais te le dire en fecret,
C'eft... c'eft.. c'eft que cela me plaît,
Entends-tu bien ma chere?
Plus de fœur ni de frere.
Je le dis à regret;
Mais c'eft mon arrêt.
De plus fi quelque confidente
Malicieufe, impertinente
Cherchait à tromper mon attente;
Elle aurait à faire à moi,
Oui fur ma foi,
Elle aurait à faire à moi.
Mais ce difcours n'eft pas pour toi,
Car Jacinte eft fage & prudente.
Mais fi quelque confidente, &c. &c. &c.
Elle aurait à faire à moi.



SCÈNE III.

JACINTE, *seul.*

OUF! le voilà enfin parti. Il m'a fait peur. J'ai voulu me moquer de lui, mais il me l'a bien rendu. Voyez comme la vieilleſſe eſt ruſée. Il n'y a que trois jours qu'il eſt ici, & il ſait déjà tout. On dirait qu'il eſt venu du Mexique exprès pour nous faire enrager. Mon rôle va devenir très-embarraſſant. Ce vieillard ſera toujours aux aguets ; Don Alonze qui eſt jaloux même de ſon ombre, va revenir, va nous aſſiéger ſans ceſſe ; & ma Maîtreſſe, toujours tendre, toujours timide ; également eſclave de l'avarice d'un pere & de la jalouſie d'un amant, n'aura jamais le courage de prendre un parti. Comment arranger tous ces gens-là enſemble ? c'eſt bien difficile ; & ſans le chapitre des accidens.. Mais que vois-je ? Donna Iſabelle.



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, FLORIVAL, *l'epée à la main, soutenant Isabelle.*

FLORIVAL.

Ne craignez rien, Madame, je vous défendrais contre toute l'Espagne.

ISABELLE.

Ah! Monsieur! Monsieur!... vous n'êtes pas blessé?

FLORIVAL.

Les lâches n'ont pas fait de résistance. (*Il court prendre un fauteuil pour Isabelle, tandis que Jacinte la soutient.*)

JACINTE.

Vous ici, Mademoiselle! par quel accident!....

ISABELLE.

Cours en avertir ta Maîtresse.

JACINTE.

Oui; mais renvoyez ce Monsieur, car nous avons un pere....

ISABELLE.

Va, ne crains rien.



SCÈNE V.

ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE.

JE commence à respirer. Non jamais, jamais je n'oublierai ce que je vous dois.

FLORIVAL.

Ce que vous me devez ! ah ! si vous connaissiez l'excès de mon bonheur. Je suis Français, Mademoiselle ; je m'appelle le Chevalier de Florival. Je passais par ici pour aller joindre l'armée en Portugal. Dimanche je vous vis à cette fête, & ce moment décida de mon sort. Quelle fête pour moi ! mes yeux se fixerent sur les vôtres..... Vous n'y fites pas attention.

ISABELLE.

Vous le croyez ?

FLORIVAL.

Ah ! s'il étoit possible que l'amour.....

ISABELLE.

Vous vouliez me dire que.....

FLORIVAL.

La fête finie, je voulus fendre la presse, pour vous suivre, une foule importune m'éloigna de vous.

Sans connaître perſonne, je queſtionnais tout le monde. On me prit pour un étourdi, un fou, & je ne pus rien apprendre. Depuis je n'ai ceſſé de faire des recherches inutiles juſqu'à l'inſtant où le haſard a comblé tous mes vœux. Je ne veux pas me faire un mérite du faible ſervice que je vous ai rendu. D'abord je ne vous ai pas reconnu. Je n'ai vu qu'une femme perſécutée, j'ai couru par inſtinct à ſon ſecours; mais quel a été mon raviſſement lorſque.....

ISABELLE.

On vient. Il eſt bien cruel pour moi de congédier mon protecteur; mais vous devez connoître l'auſtérité de nos mœurs. Si on vous voyait ici.

FLORIVAL.

J'entends. Je me retire. Mais ne me ſerait-il pas poſſible de vous voir, de vous parler, de vous exprimer tous les ſentimens que vous m'avez inſpirés?

ISABELLE.

Je vous dois trop pour vous rien refuſer. A dix heures ce ſoir trouvez-vous ſous cette fenêtre, & vous ſaurez alors toute l'étendue de vos bienfaits, & de ma reconnaiſſance.



SCÈNE VI.

JACINTE, *& les précédens.*

FLORIVAL.

QUELLE bonté ! ah ! que le jour me paraîtra long !

JACINTE.

Partez, partez, Monſieur.

FLORIVAL, *ſalue Iſabelle, & puis à part à Jacinte.*

Comment ſe nomme ta maîtreſſe ?

JACINTE.

Ma maîtreſſe, Monſieur ? ma maîtreſſe, ſe nomme Léonore.

FLORIVAL.

Tu eſt charmante.

(*Il embraſſe Jacinte, lui donne ſa bourſe, ſalue encore Iſabelle & ſort.*)



SCÈNE VII.

ISABELLE, JACINTE, LÉONORE.

JACINTE, *après un moment de surprise.*

AH ! que ces Français sont aimables !

ISABELLE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Ce qu'il m'a dit ? oh ! il a fait mieux que cela..... Mais voici ma maîtresse.

ISABELLE.

Léonore !

LÉONORE.

Ma chere Isabelle, que je suis heureuse de te voir mais par quel bonheur.....

ISABELLE.

Vous savez quelle étoit ma position cruelle. Depuis l'absence de mon frere, mon tuteur barbare faisant valoir tous les droits que le testament de mon pere lui avait donnés sur moi, a voulu me forcer à accepter sa main. Ce malheureux, sans être rebuté par mes refus constans, a osé employer la menace. Ce matin j'ai vu arriver le Notaire au château. On allait dresser

le contrat. Alors je prends le ſeul parti qui me reſte, je me ſauve, dans le deſſein de me réfugier chez toi. Mais bientôt mon perſécuteur eſt inſtruit de ma fuite. Accompagné d'une troupe de gens armés, il me pourſuit. J'entends ſes cris, mes forces m'abandonnent, & je retombe encore en ſon pouvoir.

LÉONORE & JACINTE.

Ah! quelle malheur!

ISABELLE.

Je ne puis y penſer ſans frémir.

AIR.

Victime infortunée,
Vers l'autel entraînée,
Je cédais à ma deſtinée;
Et je ne demandais, hélas!
Que le trépas.

LÉONORE ET JACINTE.

Hélas! hélas!
Elle demandait le trépas.

ISABELLE.

Hélas! hélas!
Oui je demandais le trépas.
Quand tout-à-coup une voix inconnue
Réveille mon âme éperdue.
Barbares, arrêtés.
Eh! quoi! traiter ainſi ce ſexe aimable & tendre.
Barbares, arrêtés.
Je mets ma gloire à le défendre;

Et

Et si vous persistez,
Je suis Français, c'est vous en dire assez.

LÉONORE, JACINTE.

Ah ! que j'aime ce Français !

JACINTE.

Oui, je le reconnais,
C'est mon Français.

ISABELLE.

Mais quoi ! vous agravez l'outrage ?
Cruels ! éprouvez donc ma rage.
Alors avec fureur
Il court briser ma chaîne.
Tout céde à sa valeur.
La résistance est vaine.
Tout céde à sa valeur.
Tout céde à sa fureur.
Il renverse, il terrasse.
Mon Tirant perd l'audace,
Et saisi de terreur
Prend la fuite ;
Et moi sous la conduite
Du Français généreux
Je vole vers ces lieux.

LÉONORE, JACINTE.

Quelle reconnaissance,
Ce généreux Français doit attendre de vous !
Quelle reconnaissance !

ISABELLE.

Ah ! ce n'est point de la reconnaissance
Un sentiment plus doux
Sera sa récompense.

LÉONORE ET JACINTE.

Quelle reconnaissance!

ISABELLE.

Non, ce n'est point de la reconnaissance.
Je crains qu'un sentiment plus doux.....

LÉONORE, JACINTE.

Quelle reconnaissance!

ISABELLE.

Non, ce n'est point de la reconnaissance.

ISABELLE.

Léonore, puis-je compter sur votre amitié? m'accordez-vous un azile?

LÉONORE.

A mon unique amie! à la sœur de Don Alonze! oui, quoique mon pere me défende de vous voir.....

ISABELLE.

De me voir!

LÉONORE.

Jacinte vient de me l'apprendre. Il sort d'ici. Il est même heureux que vous ne l'ayez pas rencontré.

ISABELLE.

Il ne me connaît pas. D'ailleurs je suis entrée par la porte du jardin. Vous savez que j'en ai toujours la clef.

JACINTE.

A propos, cela me rappelle.... Ce Français ſait-il votre nom ?

ISABELLE.

Je ne crois pas.

JACINTE.

C'eſt qu'il m'a demandé celui de ma maîtreſſe.

ISABELLE.

C'eſt de moi ſurement qu'il a voulu parler.

JACINTE.

Ma foi, ſans y penſer je lui ai nommé Madame ; mais qu'importe : je vais me mettre aux aguets.

LÉONORE.

Auſſitôt que tu appercevras mon pere, cours nous en avertir.

SCÈNE VIII.

LÉONORE, ISABELLE.

ISABELLE.

Que d'embarras je vais vous cauſer ! & ſi mon frere allait revenir ?

LÉONORE.

Je vous avoue que je crains ſon retour à préſent,

autant que je le désirais. Vous savez qu'il a toujours favorisé les prétentions de votre tuteur. Vous connaissez son caractere impétueux. Aussi jaloux de l'honneur de sa maison que de sa maîtresse, portant à l'excès tous les préjugés sévères de notre nation, que dira-t-il de votre démarche ?

ISABELLE.

Jamais il ne me le pardonnera. C'est de lui surtout qu'il faut me cacher, car.....

JACINTE, *on entend Jacinte qui crie.*

Madame ! Madame ! Don Alonze ! Don Alonze !

ISABELLE & LÉONORE.

Ah ! ciel !

(Isabelle se sauve dans le cabinet, sans avoir le tems de fermer la porte tout à fait.)



SCÈNE IX.

LÉONORE, ALONZE, JACINTE.

JACINTE, *voulant arrêter Alonze pour donner le tems à Isabelle de se cacher.*

Ah ! Seigneur Don Alonze ! que ma maîtresse va être contente ! vous avez fait un bon voyage ? Vous vous portez bien?

ALONZE. (*)

Adorable Léonore ! je vous revois enfin, & ma joie est au comble. — Si vous daignez la partager.

LÉONORE.

Alonze, pouvez-vous en douter ? Cruel ! pourquoi ne pas me prévenir de votre retour ?

ALONZE.

J'ai voulu vous surprendre. — M'en sauriez-vous mauvais gré ?

(*) Pendant toute cette Scène & la suivante, Alonze a l'air fort inquiet. Sans avoir rien distingué, il soupçonne que quelqu'un est caché dans le cabinet, & ses regards se jettent souvent sur la porte, ce qui est marqué par un —.

JACINTE.

Allez, Seigneur, c'eſt bien mal à vous de nous ſurprendre. (*à part.*) Je ne crois pas qu'il l'ait vu. — Mais, pour éviter une ſurpriſe moins agréable, je retourne à mon poſte. Madame, ſi votre pere arrive, Don Alonze paſſera.....

ALONZE.

Dans ce cabinet.

JACINTE.

Non, dans le jardin. Vous y ſerez mieux; entendez-vous, Madame?

ALONZE, *à part.*

Dans le jardin!

JACINTE, *revenant à Don Alonze, avec un air triſte.*

Seigneur, puis-je vous faire mon compliment de condoléance? Votre cher oncle.....

ALONZE.

Sa ſanté eſt rétablie.

JACINTE.

Adieu donc la ſucceſſion.



SCÈNE X.

LÉONORE, ALONZE.

LÉONORE.

VOUS voyez, Alonze, combien la préſence de mon pere eſt redoutable pour nous ; ſans vous connaître il eſt déjà inſtruit de vos viſites, & il me défend de vous voir ; ſes ſoupçons vont redoubler lorſqu'il apprendra votre retour.

ALONZE.

Il ne le ſaura pas, je l'ai caché même à ma famille ; je n'ai point paru chez moi, & tant que mon amour l'exigera, mon retour ſera un ſecret pour tout le monde. Mais ce pere que vous redoutez tant, pourra-t-il être inexorable à vos prieres ? Et un nom tel que le mien....

LÉONORE.

Un nom ! vous ne connaiſſez pas mon pere : la plus illuſtre alliance, ſans fortune, ne ſerait rien à ſes yeux. Cher Alonze, quel obſtacle pour nous !

ALONZE.

Ah ! s'il n'y avoit que cet obſtacle à combattre, je ſaurais bien le vaincre.

LÉONORE.

Et quel autre obſtacle pouvez-vous craindre ?

ALONZE.

Vous, vous même. — Pardonnez Léonore, mais de grace dites-moi, l'abſence n'aurait-elle pas changée les ſentimens que j'ai pû vous inſpirer ? — Daignez raſſurer un cœur qui aime avec trop de violence pour ne pas douter de ſon bonheur.

LÉONORE.

Ingrat ! pouvez-vous me faire un tel reproche?

ALONZE.

Chut ! — N'entendez-vous pas du bruit?

LÉONORE.

Du bruit ? ou ?

ALONZE.

Dans ce cabinet.

LÉONORE.

Cela n'eſt pas poſſible. — Vous vous trompez.

ALONZE.

J'en ſuis certain ; ainſi permettez....

LÉONORE, *le retenant.*

Vous vous trompez, vous dis-je.

ALONZE.

Soit. — Mais ſouffrez.

LÉONORE.

Vous n'y entrerez pas.

ALONZE.

J'y entrerai.

LÉONORE.

Quoi ! encore de la jalousie ?

ALONZE.

De la jalousie ! moi ! quelle idée ! — C'est votre seul intérêt qui me guide ; qui sait si votre pere n'a pas aposté quelqu'un pour nous écouter ? Ainsi malgré votre résistance, il faut absolument....

LÉONORE, *le retenant.*

N'avancez pas, je vous le défends.

ALONZE.

Défense inutile.

LÉONORE.

Ah ! Ciel ! Alonze ! si vous m'aimez....

ALONZE, *la repoussant & courant vers le cabinet.*

Rien ne peut m'arrêter ; mon parti est pris &.... (*La porte du cabinet se ferme tout à fait*). Eh bien ! avais-je tort ?

LÉONORE.

Et que présumez-vous de-là ?

ALONZE.

Ce que j'en présume ! Vous osez me le demander ? Ce que j'en présume ! Que mon malheur est certain, que je suis trompé, trahi, par la plus fausse, la plus perfide des femmes.



SCÈNE XI.

Les Acteurs précedens, JACINTE.

JACINTE.

MON Maître arrive ; vite Seigneur, ſauvez-vous. Qu'a-t-il donc ?

LÉONORE.

Alonze, éloignez-vous, mon pere va venir. Voulez-vous me perdre ?

ALONZE.

M'éloigner !

FINALE.

ALONZE

Plus d'égards, plus de prudence,
Tout m'eſt égal,
Je ne reſpire que vengeance ;
Paraiſſez indigne rival.

LÉONORE.

Cher Alonze !

ALONZE.

Plus d'égards.

JACINTE.

Seigneur !

ALONZE.

Plus de prudence.

Je ne respire que vengeance.
Paraissez indigne rival.

LÉONORE.

Non, tu n'as point de rival.

JACINTE.

Vous n'avez point de rival.

LÉONORE ET JACINTE.

Vous connaîtrez { mon / son } innocence
Partez, partez.

ALONZE.

Paraissez, paraissez,
Je ne respire que vengeance.
Paraissez indigne rival.

LÉONORE ET JACINTE.

Quel aveuglement fatal!



SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, LOPEZ.

LOPEZ.

QUEL bruit chez moi viens-je d'entendre ?

LÉONORE, *à part.*

Mon pere ! ah ! Ciel !...

JACINTE.

Quel parti prendre ?

LOPEZ.

Un inconnu ! ma fille en pleurs !
Monsieur, appaisez vos fureurs.
De ce logis je suis le maître ;
Je puis y commander peut-être ?
Que voulez-vous ?
Que cherchez-vous ?

ALONZE.

Je veux me satisfaire.

LOPEZ.

Là, là, là, là, point de courroux.

ALONZE.

Je veux me satisfaire.

JACINTE.

On va vous satisfaire.

LOPEZ.

Il faut me ſatisfaire.

LÉONORE.

Hélas! que faut-il faire

ENSEMBLE.

ALONZE.

Paraiſſez.

JACINTE.

Finiſſez.

LOPEZ.

Répondez

Léonore! Jacinte!

JACINTE, *à part.*

Il faut employer une feinte.

LOPEZ.

Vous qui rebutez les galans,
Grave matrone de vingt ans;
Daignez m'inſtruire,
Daignez me dire
Le ſecret.

JACINTE.

Je vais le dire,
Vous en inſtruire.

ALONZE.

Que peut-elle dire?

LÉONORE.

Que va-t-elle dire?

JACINTE.

Voici le fait :
Une femme tremblante;
Expirante,
Accourt implorer à genoux
Un asyle chez nous;
Poursuivie,
Elle craint pour sa vie.
Nous la cachons en ce réduit;
Ce monstre bientôt la poursuit
Dans la fureur qui le transporte :
Il veut briser la porte;
Et sans vous, Monsieur, sans vous,
Hélas! hélas! c'était fait de nous.

ALONZE.

Une femme! belle finesse!

LOPEZ.

Une femme!....

JACINTE.

C'est sa maîtresse.

LÉONORE.

Oui, mon pere, je tremble encor
De sa fureur extrême,
Ce cruel, dans son transport,
Cherche à percer le cœur qui l'aime.

LOPEZ.

Mais d'où vient ce grand courroux?

ALONZE.

L'infidele! l'infidele!

JACINTE.

Il croit ſa maîtreſſe infidele,
L'amour lui trouble la cervelle;
Il eſt jaloux, il eſt jaloux.

LOPEZ.

Il eſt jaloux ?...

JACINTE.

Mais très-jaloux.

LOPEZ.

Que les jaloux ſont foux ?

LOPEZ ET JACINTE.

Que les jaloux ſont foux !

ALONZE.

C'eſt trop dévorer mon injure;
Il faut confondre l'impoſture;
Rien ne me retiendra :
L'infidele ! la parjure!
La voilà (*).

(*) Au moment où Alonze dit ces mots, Iſabelle voilée ouvre la porte à demi, Jacinte la prend par la main, & la place devant Léonore.

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

La voilà !

ALONZE, *à part.*

Ah ! Ciel ! c'eſt une femme.

LÉONORE ET JACINTE.

Fuyez, fuyez, Madame,
Redoutez le courroux
De ce monſtre jaloux.

(*Iſabelle s'enfuit.*)

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

(*Muſique à demi voix.*)

Il ne ſait plus que dire ;
Il ne s'emporte plus :
Il gémit, il ſoupire.
Ah ! qu'il a l'air confus!

ALONZE.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit, il ſoupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

LOPEZ.

Qu'elle a de pouvoir ſur ſon ame !
Elle n'eſt pas encore ſa femme,
On le voit bien.
Quoi ! vous ne dites rien ?

ALONZE.

ALONZE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il ne ſait plus que dire,
Il ne s'emporte plus.

ALONZE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit, il ſoupire;
Ah! qu'il a l'air confus!

(*Alonze regarde Léonore en ſoupirant & s'en va.*)

JACINTE.

Hélas! hélas!

LOPEZ, JACINTE.

La plaiſante aventure!
La plaiſante aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais.

LÉONORE.

La cruelle aventure!
Pour mon cœur quelle injure!
Non je ne l'oublierai jamais.

LOPEZ.

La plaiſante aventure!
La plaiſante aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais.

LÉONORE.

La cruelle aventure!
La cruelle aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais.

JACINTE.

La plaiſante aventure!
La cruelle aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LEONORE, *seule.*

ARIETTE.

Je romps la chaîne qui m'engage,
L'ingrat mérite mon courroux;
J'aime mieux paroître volage,
Que d'être Esclave d'un Jaloux.
Après cette injure cruelle,
Amour je renonce à ta loi.
Alonze me croit infidelle.
Alonze est indigne de moi.

Hélas! de l'amour le plus tendre
Comme il savait peindre l'ardeur!
Quel plaisir j'avais à l'entendre!
Que ses accens flattaient mon cœur!
Moi, rompre une chaîne si belle!
Ah! puis-je y songer sans effroi?
Mais... Alonze me croit infidelle:
Alonze est indigne de moi.

SCENE II.

JACINTE, LÉONORE.

JACINTE.

Vous voilà, Madame, qu'avez vous fait d'Isabelle

LÉONORE.

Elle est cachée dans le pavillon du jardin. Mon pere la croit partie ?

JACINTE.

Assurément; mais moi, devinez d'où je viens? je l'ai vu.

LÉONORE.

Vu! qui?

JACINTE.

Don Alonze.

LÉONORE.

Le malheureux! tu l'as vu?

JACINTE.

Que voulez-vous? j'ai l'ame si bonne... Si vous saviez dans quel état il est... hélas! hélas!

LÉONORE.

Ecoute bien ce que je te dis; c'en eſt fait, Jacinte; je ne le reverrai de ma vie, & je te défends de me jamais prononcer ſon nom. Entends-tu?

JACINTE.

Oui, Madame.—Soit. — Parlons d'autres choſes. Ne craignez-vous pas que le tuteur d'Iſabelle ne vienne chercher ſa pupille ici? Il eſt vrai que cet Officier Français lui a fait une ſi belle peur...

LÉONORE.

Tu lui as parlé?

JACINTE.

Cependant l'amour pourrait lui donner du courage.

LÉONORE.

Jacinte... qu'eſt-ce qu'il t'a dit?

JACINTE.

Qui? le tuteur d'Iſabelle?

LÉONORE.

Non... ce monſtre?

JACINTE.

Qui?

LÉONORE.

Mais, mais... Don Alonze.

JACINTE.

Oh ! vous m'avez défendu de le nommer.

LÉONORE.

C'eſt pour la derniere fois, parles-m'en, je t'en conjure.

JACINTE.

Hé bien, Madame... Don Alonze... D'abord il a gardé un morne ſilence... ſe mordant les lèvres.... frappant des pieds... enſuite il a juré... ah! comme il a juré... puis il a pleuré...

LÉONORE, *ſoupire.*

Ah!

JACINTE.

Puis il m'a dit qu'il était au déſeſpoir de vous avoir ſoupçonné... à tort.

LÉONORE.

Oui, tu dis bien; tu rends mieux ſon eſprit que ſes paroles. Son déſeſpoir vient, non pas de m'avoir ſoupçonnée, mais de ne m'avoir pas convaincue; car l'ingrat me croit toujours infidelle... enfin?

JACINTE.

Enfin il m'a conjuré, si je voulais lui sauver la vie, de lui ménager ce soir un entretien... avec vous.

LÉONORE.

Un entretien! comment a-t-il eu l'audace de l'espérer?

JACINTE.

Oh! je ne lui ai rien promis, & puisque vous ne voulez plus le voir, je vais lui dire que cela n'est pas possible.

LÉONORE, *en hésitant.*

Jacinte.

JACINTE.

J'y cours, Madame.

LÉONORE.

Non... écoute... oui... je veux le voir.

JACINTE.

Le voir!

LÉONORE.

Je connois Don Alonze. Son orgueil serait trop flatté par un refus. Il croirait que je n'ai pas le cou-

rage de ſoutenir ſa préſence. Mais il verra de quoi je ſuis capable. Qu'il vienne... Qu'il vienne recevoir ſon congé— de ma bouche.

JACINTE.

De votre bouche! oui, cela ſera bien plus d'effet. Mais en attendant je voudrais voir Iſabelle. Tantôt elle a voulu me parler d'un rendez-vous qu'elle a donné à ce Français.

LÉONORE.

A quelle heure doit-il venir?

JACINTE.

Qui? ce Français?

LÉONORE.

Non, non. Don Alonze.

JACINTE.

Auſſitôt que votre pere ſera couché.

LÉONORE.

Mon pere ne ſe couche qu'à neuf heures.

JACINTE.

Il eſt vrai. Il y a trois mortels quarts d'heures à attendre. Je vais dans le jardin trouver Iſabelle.

LÉONORE.

Va, mais prends bien garde que mon pere ne t'apperçoive.

JACINTE.

Oh? ne craignez rien, laissez-moi faire, vous verrez que..

SCÈNE III.

LOPEZ, JACINTE, LÉONORE.

LOPEZ.

Ou vas-tu?

JACINTE.

Me promener au jardin.

LOPEZ.

Te promener au jardin, à l'heure qu'il est! la grille du jardin est fermée.

JACINTE.

Fermée!

LOPEZ.

Oui. En voilà la clef.

JACINTE.

Eh bien, donnez-là moi, car j'ai beſoin de prendre l'air.

LOPEZ.

Prendre l'air avec le ſerein qui tombe! tu n'y penſes pas, mon enfant. Une ſanté délicate comme la tienne!... te voilà ma fille?

JACINTE, *à part.*

Cette pauvre Iſabelle, que va-t-elle devenir? plus de communication.— Nous défendre la promenade! c'eſt bien dur.

LOPEZ.

Hé bien, Léonore! que penſes-tu de l'aventure de tantôt? de notre jaloux?

LÉONORE.

Je penſes, mon pere, que ſa maîtreſſe eſt bien à plaindre.

LOPEZ.

Bas! ſa maîtreſſe ne vaut pas mieux que lui, la maîtreſſe d'un fou pareil ne peut être qu'une folle. Je gage qu'ils ſe raccommoderont. Encore deux ou trois hélas! & la pauvre ſotte lui pardonnera tout.

LÉONORE.

Je ne le crois pas, mon pere.

LOPEZ.

Et moi, vois-tu, je le parirais.

JACINTE, *à part.*

Et moi, je ſerais de moitié.

LOPEZ.

Voilà ce que c'eſt que l'amour! tu ne connais pas cette paſſion funeſte. Tu eſt bien heureuſe.

LÉONORE, *en ſoupirant.*

Heureuſe!

JACINTE, *à part à Léonore.*

Vous vous troublez! ſongez que vous allez vous trahir.

LOPEZ.

Vouloir ſe remarier! Quelle ſottiſe!

ARIETTE.

Le mariage eſt une envie
Qu'une fois dans la vie
On peut bien ſe paſſer.
Mais ce ſerait une folie
Que de vouloir recommencer.

JACINTE.

Voilà une belle penſée, & tout-à-fait neuve.

LOPEZ.

Qu'en penſes-tu, Léonore ?

LÉONORE.

Aſſurément, mon pere, je ſuis de votre avis.

LOPEZ.

Là, bien vrai ?

JACINTE.

Oui, Monſieur, je vous en réponds. Dans ce moment ma maîtreſſe penſe tout ce qu'elle dit. Mais dans une heure d'ici elle penſera autrement.

LOPEZ.

Oh ! puiſque tu m'en réponds, je n'ai plus de doute. Ainſi ma fille, tu conſens à reſter dans le veuvage ?

LÉONORE.

Oui, mon pere, c'eſt bien mon intention.

LOPEZ.

Tu m'enchantes. Quant à ta fortune, laiſſe-moi ſeulement le ſoin de la faire valoir ; & je te promets qu'en dix ans d'ici tu ſeras la plus riche veuve de l'Eſpagne.

JACINTE.

En dix ans d'ici ! la belle perſpective ! ah ! Madame que vous êtes heureuſe d'avoir un ſi bon pere !

LOPEZ.

Tu me fais des complimens.— Mais Léonore, pourquoi cette triſteſſe ? tu me parais agitée, ma fille ;

c'eſt le ſouvenir du pauvre défunt qui te tourmente toujours?

JACINTE.

Ah! Monſieur, ne nous en parlez pas. La ſeule idée de ce cher homme nous jette dans une affliction... Voyez comme ma maîtreſſe eſt troublée. Venez, venez, Madame, vous retirer dans votre appartement.

LÉONORE.

Permettez-vous, mon pere?

LOPEZ.

Oui, mon enfant, va te repoſer. Je ſuis fâché d'avoir réveillé ta ſenſibilité.

JACINTE.

Conſolez-vous, Madame, Don Alonze va venir.



SCÈNE IV.

LOPEZ, *ſeul.*

JE ne ſuis pas la dupe de cette ſenſibilité. Ce n'eſt pas la mort d'un époux qui l'excite ; c'eſt l'abſence d'un amant. Par malheur cette abſence ne ſera pas longue. Je ſais que Don Alonze eſt attendu à Cadix. — Cette clef ne ſortira plus de mes mains. Plus de promenade au jardin. C'eſt-là ſurement que ſe donneraient les rendez-vous. — Que de peine, que d'embarras je vais avoir! — la déteſtable choſe que l'amour! mais j'entends quelqu'un.

SCÈNE V.

LOPEZ, FLORIVAL.

LOPEZ.

QUE demandez-vous, Monſieur?

FLORIVAL.

Je demande le Seigneur Lopez, loyal Négociant, & le plus honnête homme de Cadix.

LOPEZ.

Vous me faites bien de l'honneur.

FLORIVAL.

Quoi! Monſieur, c'eſt vous? mille pardons ſi je ne vous ai pas reconnu.

LOPEZ.

Comme c'eſt la premiere fois que nous nous voyons, la faute n'eſt pas grande. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

FLORIVAL.

Une miſere, Monſieur; une petite lettre de change...

LOPEZ.

Voyons. Deux cent piaſtres paſſées à l'ordre du Chevalier de Florival.

FLORIVAL.

C'eſt votre ſerviteur.

LOPEZ.

Je vais vous chercher votre affaire, je ne vous ferai pas attendre.

FLORIVAL.

Oh! tant qu'il vous plaira, je ne ſuis pas preſſé.



SCÈNE VI.

FLORIVAL, *seul.*

C'EST donc là le pere de ma charmante Léonore; ah! si par ce prétexte je pouvais la voir un moment! c'est trop esperer. — Mais ce soir, du moins, j'aurai le bonheur de lui parler. — Voilà la fenêtre! — Lopez ne peut pas ignorer l'aventure de ce matin; que c'est un Officier Français qui a délivré sa fille — Il me parait bon homme. — Si je m'ouvrais à lui! refuserait-il la main de Léonore à celui qui a sauvé ses jours, son honneur? — Vain espoir! — Il croira qu'un vil intérêt me guide. — Léonore est si riche. — Quel dommage.



SCENE

SCÈNE VII.

JACINTE, FLORIVAL, *& ensuite* LOPEZ.

JACINTE.

COMMENT ! c'eſt vous, Monſieur

FLORIVAL.

C'eſt toi, ma chere amie ! que je t'embraſſe. Dis-moi, par ton moyen puis-je eſpérer de voir Léonore ?

JACINTE.

Voir Léonore ! mais vous êtes dans l'erreur. Ce n'eſt pas...

FLORIVAL.

Je ſais bien que ce n'eſt pas ici le lieu du rendez-vous ; mais mon impatience...

LOPEZ, *qui entre.*

Voici votre argent.

JACINTE, *à part, à Florival.*

De la diſcrétion... de la diſcrétion.

FLORIVAL.

Oh ! c'eſt par-là que je brille.

LOPEZ.

Que fait Madame ici ?

JACINTE.

Je tenais compagnie à Monſieur.

LOPEZ.

Vas tenir compagnie à ta Maîtreſſe, & laiſſe-nous.

JACINTE, *à Florival.*

Je vous ſalue, Monſieur.

FLORIVAL.

Adieu, la belle enfant.

JACINTE, *à part, à Florival.*

Soyez diſcret. — Dans le pavillon du jardin.



SCÈNE VIII.

FLORIVAL, LOPEZ.

FLORIVAL, *à part.*

DANS le pavillon du jardin ! Que veut-elle dire ?

LOPEZ.

Cent quatre-vingt-dix, cent quatre-vingt-quinze & deux cens. Comptez.

FLORIVAL.

Compte-t-on avec ſes amis ?

LOPEZ.

Votre ſerviteur très-humble. Si vous voulez vous repoſer un inſtant....

FLORIVAL.

Je crains de vous déranger. — Vous autres gens agés, vous vous couchez de bonne heure.

LOPEZ, *s'aſſeyant & prenant ſa pipe.*

Oh ! dans une demie heure d'ici.

FLORIVAL, *à part.*

Bon !

LOPEZ.

Fumez-vous?

FLORIVAL, *prenant une pipe.*

Je fais tout.

LOPEZ.

Êtes-vous de l'armée alliée?

FLORIVAL.

Oui, Monſieur.

LOPEZ.

Vous allez donc combattre nos ennemis? cueillir des lauriers? Cela doit faire une belle récolte? — Partez-vous bientôt?

FLORIVAL.

Trop tôt pour mon repos.

LOPEZ.

Comment donc?

FLORIVAL

Ah! mon cher Monſieur, vous êtes bien heureux!

LOPEZ.

Il eſt vrai, je ſuis aſſez riche.

FLORIVAL.

Riche! vous poſſédez un tréſor...

LOPEZ.

Pas abſolument un tréſor; mais je ſuis à mon aiſe.

FLORIVAL.

Et moi, Monſieur, je me vois à l'inſtant de quitter tout ce que j'aime.

LOPEZ.

Quoi! de l'amour! un guerrier ſoupirant; fi donc Songez que vous êtes notre allié.

FLORIVAL.

Helas! je voudrais l'être.

LOPEZ.

Mais vous l'êtes.

FLORIVAL.

Oui.... Vous avez raiſon.... je l'avais oublié.

DUO.

LOPEZ.

La gloire vous appelle:
La gloire a tant d'attraits!
Vous lui ſerez fidele;
Vous êtes Français.

FLORIVAL.

C'eſt l'amour qui m'appelle:
L'amour à tant d'attraits!
Je lui ſerai fidele,
Fidele à jamais.

LOPEZ.

Ne ſongez qu'à la gloire
Volez à la victoire,
Et laiſſez-là l'amour.

FLORIVAL.

Chacun aura ſon tour.
De l'amour je vole à la gloire,
De la gloire à l'amour.

LOPEZ.

Enfin, d'une flamme ſi belle,
Peut-on ſavoir quel eſt l'objet ?

FLORIVAL.

Si j'oſais.....

LOPEZ.

Elle s'appelle ?

FLORIVAL.

Elle s'appelle....

LOPEZ.

Elle s'appelle ?

FLORIVAL.

Mais il faut être diſcret !

LOPEZ.

Quelle tête légère !

FLORIVAL.

Quel tourment de ſe taire !
Mais il faut être diſcret.

LOPEZ.

Pourquoi tant de myſtere ?

FLORIVAL.

Je crains de vous déplaire.

Ensemble.

LOPEZ.

De me déplaire!
Je devine l'affaire.

FLORIVAL.

Je ne puis plus me taire.

LOPEZ.

Sachons ce grand ſecret.

FLORIVAL.

Vous ſaurez mon ſecret.

Nouveau motif.

FLORIVAL.

Celle qui m'eſt ſi chere,
Eſt celle qui dans les champs
Ce matin... par des brigands...
Vous devez bien m'entendre ?

LOPEZ.

Moi, je dois vous entendre ?

FLORIVAL.

Moi, contre tous ces brigands,
Moi, j'ai ſçu la défendre.

LOPEZ.

Vous me faites courir les champs.

FLORIVAL.

C'eſt elle qui courait les champs.

LOPEZ.

Et je dois vous entendre ?

FLORIVAL.

Et vous devez m'entendre.

LOPEZ.

Son nom, ſon nom ?

FLORIVAL.

Non, non, non, non.

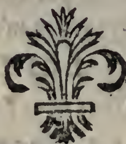
LOPEZ.

venons au fait, venons au fait.

FLORIVAL.

Non, non, il faut être diſcret.

(*Il ſe ſauve.*)



SCENE IX.

LOPEZ, *ensuite* JACINTE.

LOPEZ, *seul.*

VOILA sur ma parole un plaisant original ; on dirait que tous les fous de Cadix se sont donné le mot pour venir me tourmenter. J'avais d'abord conçu quelque soupçon. —— Mais cette avanture de brigands dans les champs m'a rassuré. —— Pour n'être pas encore exposé à de nouvelles impertinences , allons nous coucher. Jacinte. (*Elle arrive.*) Ferme bien toutes les portes , & qu'on m'éveille à la pointe du jour. (*Il sort.*)

JACINTE.

Oui , Monsieur. —— Le voilà parti , ... Et avec la clef de la grille. —— Il a sûrement des soupçons. —— Il sera aux aguets. —— Ses fenêtres donnent sur le jardin. —— Cette pauvre Isabelle , que va-t-elle devenir ! Seule , dans le pavillon , pendant la nuit , se voir abandonné de tout le monde ! Qu'elle est à plaindre ! —— Mais qu'y faire ? —— Songeons du moins à son frère , qui sans doute s'impatiente. —— Seigneur ! —— Seigneur Don Alonze !



SCÈNE X.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

Hé bien! Seigneur, êtes-vous revenu de tous vos ſoupçons? Ceſſerez-vous enfin de faire le tourment d'une femme qui n'a jamais aimé que vous?

ALONZE.

Oui, ma chere Jacinte, je rends juſtice à la vertu: je ſens combien j'ai été coupable; je rougis de mon erreur. — Ciel! comme la jalouſie nous aveugle! quoi! j'ai pu voir un rival dans une femme!..... Car enfin, c'était bien une femme.

JACINTE, *à part.*

Il n'en eſt pas encore convaincu. (*Haut.*) Quoi vous oſez douter....

ALONZE.

Non, Jacinte, je n'ai pas le moindre doute; mais cette femme, pourquoi me la cacher? pourquoi tant de myſtere?

JACINTE.

Oh! c'eſt-là notre ſecret, que vous ſaurez cependant en tems & lieu.

ALONZE.

Je ne veux plus le ſavoir; Léonore m'eſt fidelle; qu'elle me pardonne, & rien ne manquera à mon bonheur.

JACINTE.

Vraiment, je le crois bien; mais vous n'y êtes pas encore: vous allez la voir dans une colere .... que vous ſaurez bien adoucir. Je vais lui dire que vous êtes ici.

ALONZE.

Allez ma chere Jacinte. — Mais.... dis-moi... qui eſt ce jeune Militaire que j'ai vu ſortir tantôt?

JACINTE.

C'eſt un Officier Français qui eſt venu parler à mon maître pour affaire.

ALONZE.

A ton maître?

JACINTE.

Oui.

ALONZE.

Un Officier Français?

JACINTE.

Un Officier Français. — Et vous n'êtes plus jaloux! Ah! Seigneur Don Alonze, je crains que votre mal ne ſoit incurable. (*Elle ſort.*)



SCÈNE XI.

ALONZE, *seul.*

ELLE me reproche mes soupçons : peut être a-t-elle raison : mais après tout, ces soupçons, quoiqu'injustes, sont-ils si criminels ?

ARIETTE.

Aimer sans jalousie.
Non, ce n'est point aimer :
Ce n'est qu'un sentiment léger,
Un goût frivole & passager,
Que sans effort on quitte, & qu'on oublie.
Mais quand on aime pour la vie,
On aime avec fureur.
Souvent c'est un martyre,
C'est un affreux délire,
Qui tourmente & déchire
Un trop sensible cœur.

Je vois de la lumiere ! on vient. — Ah ! Léonore ! — Lui apprendrai-je la mort de mon oncle ? lui dirai-je qu'une fortune égale à ma naissance ?... Non, mon cœur en serait jaloux : c'est à l'amour seul que je veux devoir le bonheur où j'aspire.



SCÈNE XII.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

SEIGNEUR, j'ai enfin déterminé ma maîtreſſe. Elle conſent à vous voir.

ALONZE.

Ma chere Jacinte ! je vole à ſes pieds y abjurer mon erreur & en obtenir le pardon.

SCÈNE XIII.

JACINTE, *ſeule*

IL aura bien de la peine.... Mais il l'obtiendra. .... Je le connois. — Cependant, Seigneur Don Alonze, malgré votre repentir, vos pleurs, vos gémiſſemens, ſi j'étais à la place de ma Maitreſſe, je vous. . . . Je vous pardonnerais. — Ah ! ces hommes ! ces hommes !

ARIETTE.

D'abord, Amans ſoumis & doux,
Pleurans, tremblans à vos genoux,
Victimes de nos injuſtices,
A tous nos goûts, à nos caprices,

Sans cesse on les voit asservis,
Et tout nous est permis.
Mais quand, à force de souplesse,
De pleurs, de soins, & de finesse,
Ils ont surpris notre tendresse,
Alors, alors le charme cesse;
Plus d'Amans!
Jaloux, méchans,
Ils ne sont plus que des tirans.
Victimes de leurs injustices,
A tous leurs goûts, à leurs caprices,
Nos faibles cœurs sont asservis,
Rien ne nous est plus permis.

SCENE XIV.

ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

DUO.

ALONZE.

Cruelle!
De ma douleur mortelle,
Veux-tu me voir mourir?

LEONORE.

D'une chaîne cruelle
Je saurai m'affranchir.

ALONZE.

D'une ardeur si constante,
Voilà donc le retour.

LEONORE.

Soupçonner ſon Amante,
Pour prix de tant d'amour!

ALONZE.

ENSEMBLE.

Que je ſuis à plaindre!
Ah! c'eſt trop ſouffrir!

LEONORE.

Je ne puis plus feindre,
C'eſt trop me contraindre,
Et le voir ſouffrir.

(*Jacinte ſe retire.*)

ALONZE.

Léonore! ma Léonore!
De l'Amant qui t'implore;
Vois les pleurs, les tourmens.

LEONORE, *à part.*

Oui, oui, je l'aime encore.
En vain je m'en défends.
Je ne puis plus feindre,
C'eſt trop me contraindre.
Et le voir ſouffrir.

ALONZE.

Que je ſuis à plaindre!
Ah! c'eſt trop ſouffrir!

LEONORE.

Hélas! hélas! que devenir!

ALONZE.

Faut-il mourir?

LÉONORE, *regardant tendrement Alonze.*

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne ſçut cacher ſes ſentimens,
Et même en ce moment encore
Ce cœur ſincere qui t'adore
Te renouvelle ſes ſermens.

ALONZE, *ſe jettant avec tranſport aux pieds de Léonore.*

ARIETTE.

Jamais, jamais la jalouſie
Ne troublera plus ton bonheur,
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeſte frénéſie,
Alonze en atteſte l'honneur.

LÉONORE.

Crois le ſerment de ton amante.

ALONZE.

Crois le ſerment de ton époux.

LÉONORE.

Léonore eſt toujours conſtante.

ALONZE.

Ton Alonze n'eſt plus jaloux.

(On entend préluder une guittare devant la fenêtre, & Florival chante ce qui ſuit.)

Tandis que tout ſommeille
Dans l'ombre de la nuit,
L'amour qui me conduit,
L'amour qui toujours veille,
Me dit tout bas
Viens, ſuis mes pas,

Où

Où la Beauté t'appelle;
Voici l'inſtant du rendez-vous.
Profite d'un moment ſi doux.
Moi, pour écarter les jaloux,
Je ferai ſentinelle.

(Les deux Amants marquent le plus grand étonnement, Léonore veut aller à la fenêtre, Alonze la retient, & Florival continue.)

De l'amant le plus tendre
Ah! couronnés l'eſpoir.
S'il ne peut plus vous voir
Qu'il puiſſe vous entendre.
Un mot de vous,
Un mot bien doux,
Doit confirmer encore
Cet eſpoir heureux & flatteur
Qui ce matin comblait mon cœur,
Et d'où dépend tout mon bonheur,
Charmante Léonore.

ALONZE, *courant avec fureur à la fenêtre, la main ſur la garde de ſon épée.*

Malheureux!

LÉONORE.

Ah! Ciel! qui que vous ſoyez, ſauvez-vous.

FLORIVAL, *dans la rue.*

Sauvons-nous! ſauvons-nous! c'eſt le pere!

(Alonze & Léonore ſe regardent pendant quelque tems ſans parler.)

ALONZE.

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne ſçut cacher ſes ſentimens,
Et même, en ce moment encore,
Ce cœur ſincere qui t'adore
Te renouvelle ſes ferments.

LÉONORE.

Jamais, jamais la jalouſie
Ne troublera plus ton bonheur;
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeſte frénéſie;
Alonze en atteſte l'honneur.

ALONZE.

Quelle trahiſon !

LÉONORE.

Quelle injure !

ALONZE.

Cœur infidele !

LÉONORE.

Cœur parjure !

ALONZE, LÉONORE.

Rien ne calmera mon courroux.

ALONZE.

Crois le ſerment de ton Amante.

LÉONORE.

Crois le ſerment de ton Époux.

ALONZE.

Léonore eſt toujours conſtante.

LÉONORE.

Ton Alonze n'eſt plus jaloux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théâtre repréſente un jardin entouré d'un mur, avec un pavillon éclairé.

SCENE PREMIERE, *de nuit.*

ISABELLE, *ſort du pavillon.*

ARIETTE.

O douce nuit! ſous ton ombre paiſible,
Reçoi l'aveu de mes premiers ſoupirs.
Un ſeul inſtant m'a ſçu rendre ſenſible :
Cet inſtant fixe à jamais mes deſirs.
O douce nuit! ſous ton ombre paiſible,
Reçoi l'aveu de mes premiers ſoupirs.

C'eſt au ſein des allarmes
Que l'Amour a ſurpris mon cœur.
Cruel Amour! n'ai-je éprouvé tes charmes
Que pour voir combler mon malheur?

Un ſeul inſtant m'a ſçu rendre ſenſible.
Cet inſtant fixe à jamais mes deſirs.
Cher Florival! ſous cette ombre paiſible,
Reçoi l'aveu de mes premiers ſoupirs.

J'entends du bruit — quelqu'un vient, — ſeroit-ce Léonore? —

SCÈNE II.

ISABELLE, FLORIVAL, *paroît ſur le haut du mur.*

ISABELLE.

MAIS non.... Que vois-je! — C'eſt lui!.... C'eſt lui-même.

FLORIVAL.

Ciel! C'eſt elle! — Que je ſuis heureux! (*Il deſcend dans le jardin.*)

ISABELLE.

Quoi! Monſieur, vous! — Vous ici! Par quel haſard....? Jacinte vous auroit-elle dit...?

FLORIVAL.

Elle n'a pû me dire qu'un mot.... Elle m'a nommé le pavillon du jardin; l'amour m'a fait deviner le reſte. — J'ai été d'abord au rendez-vous que vous m'aviez donné devant la fenêtre: — Vous ſavez qu'il a manqué. — Alors je me ſuis procuré une échelle, & j'ai volé vers ces lieux.

ISABELLE.

Tant d'empreſſement, après une connoiſſance ſi légere, a lieu de me ſurprendre : je ne ſçai à quoi l'attribuer.

FLORIVAL.

Ah! faut-il vous le dire! — Je vous aime de l'amour le plus tendre. — Je ſens que ma franchiſe vous bleſſe : votre délicateſſe en eſt offenſée : mais les momens ſont précieux pour moi : cette occaſion eſt la ſeule, peut-être, où je pourrai vous ouvrir mon cœur. — .... Oui, je vous aime, Madame, & mon unique ambition eſt de vous plaire. Me ſeroit-il permis de m'en flatter ? Ah! parlez, je vous en conjure.

ISABELLE.

Je devrais plutôt me taire, mais je ne ſçaurais diſſimuler avec mon bienfaiteur. Puiſque vous l'exigez, vous connaîtrez mes ſentimens.

DUO.

ISABELLE.

Je ſens bien que votre hommage
A de quoi flatter un cœur;
Figure, eſprit, & courage,
Tout en vous eſt ſéducteur;
J'en dirais bien d'avantage;
Mais, mais,
Vous êtes Français,
Et tout François eſt volage.

FLORIVAL.

S'il est vrai que mon hommage
Ait de quoi flatter un cœur,
Pourquoi cesser ce langage,
Et suspendre mon bonheur?
Ah! dites-en d'avantage!

ISABELLE.

Mais, mais,
Vous êtes Français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Ah! dites-en d'avantage!

ENSEMBLE.

ISABELLE.

J'en dirais bien d'avantage,
Mais, mais,
Vous êtes Français,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Non, non,
Non, quoique Français,
Je ne serai point volage.

FLORIVAL.

Quoi! vous persistez donc à me refuser l'aveu dont dépend mon bonheur! Ah! croyez-moi, n'écoutez plus une prévention injuste: écartez des soupçons indignes de votre cœur & du mien.

ISABELLE.

Ces soupçons le tems pourroit les détruire.

FLORIVAL.

Le tems! Mais songez, Madame, que je n'ai pas un moment à perdre; songez à ma position, à la vôtre. Mon état, mon devoir m'appellent ailleurs. Vous-même vous êtes sous l'autorité d'un.....

SCÈNE III.

ISABELLE, FLORIVAL, ALONZE, *paroît sur le haut du mur.*

ISABELE.

OH! ciel, je suis perdue!... Protégez-moi, de grace. (*Elle se sauve dans le pavillon.*).

FLORIVAL.

Ne craignez rien.

ALONZE.

C'est elle, c'est la perfide, & ce même Français; mon malheur est certain.

FLORIVAL.

C'est un rival, il faut le voir venir.

DUO.

ALONZE.

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire
Du sujet
Qui vous attire,
En ce séjour?

FLORIVAL.

L'amour.

ALONZÉ.

L'amour !

FLORIVAL.

L'amour.

ENSEMBLE, *à parté.*

FLORIVAL.

Il enrage,
Il enrage.

ALONZE.

Ah ! que j'enrage!
Quel outrage !

FLORIVAL.

Seigneur, ſans trop être indiſcret,
Ne puis-je auſſi m'inſtruire
Du ſujet
Qui vous attire
En ce ſéjour.

ALONZE.

L'Amour.

FLORIVAL.

L'Amour!

ALONZE.

L'Amour.

ENSEMBLE, *à parté.*

ALONZE.

Il enrage.
Il enrage.

FLORIVAL.

Ah ! j'enrage,
Quel outrage !



SCÈNE IV.

LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

TRIO.

LOPEZ.

MESSIEURS, ſans trop être indiſcret,
Ne pourroit-on s'inſtruire
Du ſujet
Qui vous attire
En ce ſéjour ?

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour !
Peut-on ſçavoir encore,
Sans trop être indiſcret,
Quel eſt l'aimable objet
Du feu qui vous dévore ?

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

LOPEZ.

Où donc eſt Léonore ?

ALONZE.

Là, dans ce pavillon. . . .

LOPEZ.

Entrons. . . . .

FLORIVAL.

Non, non.
Je la défends.

LOPEZ.

Quoi ! contre un pere !

FLORIVAL.

Contre toute la terre.

ENSEMBLE.

LOPEZ, ALONZE.	FLORIVAL.
Entrons, entrons.	Non, non, non, non;
Quoi, contre un pere !	Je la défends contre toute la terre.



SCÈNE V.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

QUATUOR.

JACINTE.

Messieurs, feroit-il indifcret
De chercher à s'inftruire
Du fujet
Qui vous attire
En ce féjour ?

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour.

Et, s'il vous plaît,
L'aimable objet,
Du feu qui les dévore,
C'eft la prudente Léonore.

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

JACINTE.

Où donc est-elle ?

ALONZE.	LOPEZ.	FLORIVAL.
	La-dedans	
	Un rendez-vous à	La charmante
La perfide Léonore.	deux Amans.	Léonore.
	La prudente Léonore.	

JACINTE.

Un rendez-vous à deux Amans.

LOPEZ.

A deux Amans.

JACINTE.

Quoi ! là-dedans ?

LOPEZ.

Oui , là-dedans.
Faut-il te le dire encore ?
Oui, là-dedans , là , là , là, là
Peut-être enfin on le verra.

TOUS.

Paroissez , Léonore.



SCÈNE VI.

LÉONORE, JACINTE, LOPEZ, FLORIVAL.

LÉONORE, *paroît du côté opposé du pavillon.*

ME voilà.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

La voilà. La voilà. La voilà. La voilà.

ALONZE.

Ciel ! qu'ai-je fait ?

LOPEZ.

Que veut donc dire tout ceci ?

JACINTE.

Vous allez le ſçavoir, puiſque nous ne pouvons plus vous le cacher.

FLORIVAL.

Quoi ! deux Léonores !

LÉONORE.

Non, Monſieur, vous avez été dans l'erreur. Vous m'avez cauſé bien du chagrin ; mais votre faute a été involontaire.

ALONZE.

Et la mienne? Ah! Léonore, ne puis-je en espérer le pardon?

LÉONORE.

Vous! cruel!

ALONZE, *à Lopez.*

Monsieur, de grace, parlez pour moi?

LOPEZ.

Oh! en voici bien d'une autre.

ALONZE.

Daignez parcourir cette lettre. Vous verrez du moins combien mes vœux sont désintéressés.

ARIETTE.

Prenez pitié de ma douleur.
L'amour seul m'a rendu coupable.
L'amour a causé mon erreur;
Ne soyez plus inéxorable;
Prenez pitié de ma douleur.

LOPEZ.

Quoi! son oncle est mort! — Il en hérite. — Il épouse ma fille sans dot! — Cela change la thèse.

JACINTE.

Assurément.

DUO.

LOPEZ. JACINTE.

Prenez pitié de sa douleur.
L'amour seul l'a rendu coupable.
L'amour a causé son erreur.
Ne soyez plus inéxorable.
Prenez pitié de sa douleur.

ISABELLE, *ſort du pavillon & ſe jette aux pieds de Léonore.*

Ah ! Léonore !

ALONZE.

Que vois-je ! ma ſœur !

FLORIVAL.

Sa ſœur ! (*Il ſe jette à genoux à côté d'Iſabelle.*)

DUO.

ISABELLE, FLORIVAL, *à Alonze.*

Prenez pitié de ſa douleur.
L'amour ſeul l'a rendu coupable,
L'amour a cauſé ſon erreur.
Ne ſoyez plus inéxorable.
Prenez pitié de ſa douleur.

SEXTUOR.

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

L'amour a cauſé [mon / ſon] erreur.

LÉONORE.

Quel parti prendre!

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

Il faut ſe rendre.

LÉONORE.

Oui, oui, je ſens qu'il faut ſe rendre.

TOUS.

L'amour a cauſé [mon / ſon] erreur.

LÉONORE.

Alonze, faites le bonheur
De votre ſœur, de mon amie.
Conſentez qu'elle ſoit unie
Au digne objet de ſon ardeur.

ALONZE.

Puiſſe-t-il faire ſon bonheur?

TOUS.

Momens pleins de charmes!
Après tant d'allarmes,
Que notre ſort eſt doux!

LOPEZ ET JACINTE.

Mais, Pour le goûter d'avantage,
Ne ſoyez jamais volage,
Ne ſoyez jamais jaloux.

TOUS.

Momens pleins de charmes, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *l'Amant Jaloux*, Commédie en trois Actes, mêlé d'ariettes, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris le 13 Octobre 1778.

SUARD.

Vû l'Approbation, permis de réprésenter & imprimer. A Paris ce 16 Octobre 1778, LENOIR.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins.

